

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA GAZETTE

DES

FAMILLES CANADIENNES

JOURNAL RELIGIEUX, AGRICOLE, ET D'ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Vol. 1. QUEBEC, 29 AVRIL 1870. No. 12.

RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE : L'ABBÉ N. A. LECLERC.

Sommaire.

Liste des abonnés.—Quatrième entretien sur la famille.—L'Ange et l'Enfant de Marie.—La Mère Marie de l'Incarnation.—Chronique; Mois de Marie.—Causerie Agricole.—Aloys et Marguerite.

Liste de nos abonnés dans quelques localités.

(Suite.)

Caraquet, N. B.....	30	abonnés.
Chicoutimi.....	24	do "
Saint-Jérôme de Matane.....	20	do "
Saint-Augustin.....	20	do "
Deschambault.....	18	do "
Saint-Joseph de Lévis.....	17	do "
Yamachiche.....	16	do "
Saint-Frédéric.....	15	do "
Écureuils.....	15	do "
Saint-Barthélemi, Montréal.....	15	do "
Saint-Anselme.....	15	do "

Plusieurs de ces localités promettent de doubler le nombre de leurs abonnés d'ici à quelques mois.

Quatrième Entretien sur la Famille.

L'HOMME, SES PRÉROGATIVES, SES OBLIGATIONS,
COMME CHEF DE FAMILLE.

(Suite.)

Il est dit dans l'Écriture Sainte (Eccl., XXVI) :
“ Oh ! le bel héritage que celui d'avoir une femme de bien ! c'est la plus riche récompense que l'homme puisse recevoir ici-bas, pour ses actions vertueuses !

“ La femme sainte et pudibonde, c'est la grâce surajoutée à la grâce. Il n'y a pas de trésor qui vaille la chasteté de son âme.

“ La beauté de la femme de bien réjouit et embellit sa maison comme le soleil levant réjouit et embellit l'univers. C'est une lampe posée sur un saint chandelier et rayonnant de sainteté autour d'elle.

“ L'épouse diligente est la couronne de son époux, comme l'épouse qui se livre au mal est la pourriture dans ses os.

“ La femme sage bâtit de rien sa maison.

“ L'homme qui rencontre une femme bonne rencontre le véritable bien ; et ce bien lui apportera la joie du Seigneur.”

C'est l'Esprit Saint lui-même qui nous fait ce tableau fidèle de la femme vertueuse : Maintenant, pour mieux comprendre tout le prix qu'un jeune homme doit attacher à la possession d'une femme suivant le cœur de Dieu, voyons ce que le même Esprit Saint nous dit d'une femme volage et méchante :

“ Il est moins dangereux de se trouver avec un lion ou un dragon dans la même grotte, que d'habiter avec une méchante femme dans la même maison. Habiter avec une telle femme, c'est tenir un scorpion dans sa main.

“ L'homme ayant une méchante femme, c'est l'homme ayant une plaie au cœur.

“ Toute méchanceté est fort peu de chose en comparaison de la méchanceté de la femme, lorsqu'elle est méchante.

..... La femme insensée, loin de former une maison qui n'existe pas, détruit de ses mains celle qui existe déjà.”

Voilà deux portraits bien différents, mais également fidèles. Nous voudrions les voir sous les yeux de tous les jeunes gens qui se disposent à faire le choix d'une femme. A tous, nous dirions : soyez attentifs, car celui qui va vous échoir en partage appartient à l'une ou à l'autre de ces deux catégories. Sans doute qu'une femme, sans être un modèle de toutes les vertus, n'est pas toujours une de ces créatures dont l'approche est dangereux ; mais toujours son cœur est à Dieu ou au monde, ses pensées s'élèvent vers le ciel ou s'abaissent vers la terre. Et dans ce dernier cas, la première de ces femmes vous sera dévouée, elle cherchera sans cesse à vous rendre heureux. La seconde, au contraire, ne vous aimera qu'autant que vous pourrez satisfaire ses caprices, elle fera toujours passer ses intérêts, sa satisfaction avant les vôtres. Enfin elle ne vous sera nullement dévouée et ne fera rien dans le but de vous rendre heureux.

Des écrivains, en grand nombre, ont parlé de la femme, mais à des points de vue bien différents. Les uns en font un ange, d'autres lui donnent les traits d'un monstre. Or, d'après les textes sacrés qu'on vient de lire, les uns et les autres sont également dans le vrai. On peut dire de la femme ce qu'on a dit de la langue : “ Rien de pire, rien de mieux.” La femme frivole, volage, éprise de l'amour des vaines parures, ne pourra faire que le malheur de tous ceux qui seront forcés d'être en rapport avec elle. La femme sage, prudente, pieuse, au contraire, répandra autour d'elle un doux parfum, ses paroles feront naître la joie, établiront la paix au sein de sa famille ; elle fera grandir le courage au cœur de son époux et de ses enfants ;

elle attirera sur sa maison des bénédictions sans nombre. Il n'y a pas jusqu'aux voisins qui subiront sa bienfaisante influence et qui seront forcés de faire l'éloge de ses vertus.

Mais où trouver un pareil trésor? Et peut-il être le partage de tous les jeunes gens? Autrefois, il se trouvait dans toutes les familles canadiennes. De nos jours, il n'en est plus ainsi. Il faut choisir, et apporter dans son choix la plus grande circonspection. Depuis que l'amour du luxe a fait invasion dans nos campagnes, qu'il a envahi le cœur d'un grand nombre de jeunes personnes, il a desséché ces cœurs, il les a rempli du plus détestable égoïsme, et a rendu le choix d'une femme vertueuse assez difficile.

D'ailleurs, tous les jeunes gens de notre temps méritent-ils de rencontrer ce trésor, qui n'est que la juste récompense d'une jeunesse sage et vertueuse? Ah! qu'il nous soit permis de répéter ici les sages réflexions que nous avons entendu faire un jour à un prêtre âgé et d'une longue expérience: "Quelle différence entre les jeunes gens d'aujourd'hui et ceux de quarante à cinquante ans passés. Dans ce temps-là, le jeune homme était soumis à ses parents, il les respectait sincèrement, les aimait tendrement, leur était dévoué, il n'entreprenait rien de considérable sans les consulter. Aussi, les mœurs étaient pures alors, les réjouissances saintes, l'union et la paix régnaient entre tous. Mais aujourd'hui, les enfants de quinze à seize ans sont déjà des hommes, ils veulent être leurs maîtres, méconnaissent l'autorité paternelle, abreuvent de peines amères le cœur de ceux qui leur ont donné l'existence. S'ils gagnent un sou, vite il faut le dépenser en frivolité. La maison paternelle n'est plus qu'un séjour odieux, la présence des parents leur pèse. Le choix des amis est malheureux, le jeune homme débauché est souvent celui qui en compte le plus. Aussi, quelles mœurs! Et comme les conséquences d'une pareille conduite sont désastreuses! Ces jeunes

gens recherchent en mariage des jeunes filles qui leur ressemblent, reçoivent ce grand sacrement sans préparation ; et, après quelques années, quelques mois même, les chaînes de leur union deviennent tellement pesantes, qu'ils ne peuvent plus les supporter. Et alors les larmes, les contestations, la colère, la rage, etc. Et les enfants qui ont le malheur de naître d'une pareille union, quelle éducation reçoivent-ils, quels exemples ont-ils sous les yeux ?" Remarquons que ce langage était appuyé sur une expérience de cinquante ans de prétrise.

(A continuer.)

L'ange et l'enfant de Marie.

1^{re} PARTIE. — 2 JUILLET.

" Le voilà enfin prononcé cet acte de consécration que j'avais formulé tant de fois dans mon cœur ! Merci, ô ma Mère, d'avoir mis le comble à mes désirs en m'admettant au nombre de vos enfants privilégiées ! "

Telles étaient les paroles qui s'échappaient des lèvres d'une jeune fille agonisée au pied de l'autel de la Sainte Vierge, dans l'oratoire des enfants de Marie. Ainsi qu'elle vient de nous l'apprendre, il y a quelques instants à peine qu'on l'a revêtue de la livrée de la Reine du Ciel. Les paroles lui manquent pour exprimer tout son bonheur ; mais ses larmes brûlantes trahissent son émotion. Après avoir pendant quelques instants serré avec amour sa médaille contre son cœur, Madeleine reprend : " Que ferai-je, ô ma Mère, pour vous témoigner ma reconnaissance ? Deux mois à peine me séparent du jour où quittant les maîtresses tant aimées qui m'ont appris à vous connaître, à vous servir, un autre horizon s'ouvrira devant moi, et d'autres devoirs remplaceront ceux que j'accoplis maintenant avec tant de bonheur,

Répondez-moi donc, ô ma Mère, que voulez-vous que je fasse pour vous être agréable ?” La jeune fille se tut, ses yeux voilés de larmes se levèrent vers l'image de Marie. Tout-à-coup une lumière céleste se répand autour d'elle, un parfum d'encens embaume l'oratoire, et un jeune homme vêtu de blanc, avec une écharpe d'azur, apparaît aux regards étonnés de Madeleine.

Un instant, elle est saisie de crainte, mais la physionomie du céleste messenger exprime tant de bonté qu'elle se sent aussitôt rassurée. Qui êtes-vous, demande-t-elle timidement ?—Ne craignez rien, mon enfant, c'est Marie elle-même qui m'envoie à votre secours ; je suis l'ange de l'Eglise, c'est moi que Dieu charge de la belle mission de fortifier votre Pontife bien-aimé au milieu des douleurs dont son cœur est oppressé, comme autrefois l'ange qui vint consoler l'Homme-Dieu agonisant au Jardin des Olives. Je protège aussi ces courageux jeunes gens, défenseurs armés de la sainte Eglise, mais je veille aussi sur vous, ma sœur, nouvellement enrôlée sous la bannière de ma Reine, et je viens vous apporter la réponse que vous souhaitez. Bon ange, s'écria vivement la jeune fille, dites-moi ce que je puis faire pour prouver à ma Mère du Ciel que je l'aime ?—Mon enfant, prenez part à la grande lutte que soutient l'Eglise, détournez par vos prières, par vos sacrifices, les fléaux qui menacent le monde entier ; imitez celle que vous avez choisie pour protectrice et pour mère, soyez apôtre. Excitez le zèle de vos compagnes, particulièrement de celles qui forment les congrégations de la sainte Vierge, des saints Anges et de l'Enfant Jésus ; avec du courage vous ferez beaucoup pour la défense du Pontife vénéré auquel vous ne pouvez offrir le secours de votre bras ni celui d'une aumône matérielle. C'est une belle mission, ma sœur, que Dieu vous réserve ; elle est digne de votre titre d'enfant de Marie.

Le céleste messenger avait cessé de parler. La physionomie de Madeleine exprimait une certaine in-

quiétude.—Bon ange, reprit-elle, cet apostolat dont vous me parlez m'effraie ; vous ne me connaissez pas, je le vois, vous ne savez pas comme je suis faible et quelle est mon inconstance pour le bien ; puis, c'est à peine si j'entre dans la congrégation, et vous voulez que j'excite le zèle de mes compagnes ! N'ai-je pas assez à faire en m'occupant de moi ? Oh ! je vous en supplie, inspirez cette généreuse pensée à une âme plus capable d'y répondre !—Mon enfant, vous appartenez à Marie, c'est elle qui vous confie cette mission ; elle a daigné vous choisir. Marchez sous son regard, et vous serez toujours forte, toujours persévérante. Vous ignorez encore la puissance de l'arme qui est entre vos mains : le Crucifix, voilà l'arme du missionnaire ; votre médaille, voilà la vôtre. Si vous êtes troublée, si vous avez peur, baissez cette arme sainte, et Marie, du haut du Ciel, laissera tomber sur vous un regard d'amour. Confiance, mon enfant, l'ange de l'Eglise, lui aussi, veillera sur vous. Dans un mois, à pareil jour, je reviendrai savoir le résultat de vos offrandes, donnez et faites donner beaucoup. Ce que Marie demande surtout, ce sont des communions, des heures de silence, des actes de travail, d'obéissance, d'humilité, de charité, de mortification. Au ciel, je vous le promets, ces communions seront autant de perles précieuses attachées à vos couronnes, et ces actes de vertu autant de fleurs qui orneront un jour vos fronts vainqueurs. En disant ces derniers mots l'ange posa sa main sur la tête incliné de la jeune fille, et en disparaissant il répétait : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté !

2^e PARTIE. — 2 AOUT,

Il est huit heures ; de nombreuses jeunes filles viennent de s'approcher de la Table-Sainte, afin de célébrer la fête de Notre-Dame-des-Anges. Le ruban que chacune d'elles porte nous fait reconnaître les membres

des trois congrégations. Lorsque l'action de grâces est terminée, chacune des élèves quitte la chapelle ; laissons-les reprendre leurs travaux pour entrer avec l'une d'elles dans l'oratoire de la Sainte Vierge : cette enfant, c'est Madeleine qui se souvient de la promesse de l'ange, et qui, après avoir reçu la visite de son Dieu, attend encore celle du céleste messager. Elle prie avec ferveur. Bon ange, dit-elle, n'allez-vous pas venir chercher les fleurs qu'une enfant de Marie veut vous offrir, pour que vous les portiez à sa Mère du Ciel ? Le voici qui paraît. Comme la première fois, il est vêtu de blanc, mais il tient dans la main droite un étendard sur lequel sont gravés ces mots : PRIER, COMBATTRE, VAINCRE POUR, PIX IX ; et une rose, emblème de la charité. En revoyant le messager de la Sainte Vierge, Madeleine sourit ; "Oh ! que je vous remercie, bon ange, lui dit-elle, de venir me visiter de nouveau ! — Ne vous l'avais-je pas promis, ma sœur ? Je viens vous demander le résultat des efforts que vous avez faits pour hâter le triomphe de la sainte Eglise et plaire à ma Souveraine. La jeune fille se recueillit un instant puis elle répondit ; Comme vous m'en aviez inspiré la pensée, j'ai stimulé le zèle des membres de nos trois congrégations. J'ai sollicité bien des communions, bien des prières ; de plus chacune de nous a voulu pratiquer une vertu particulière pendant tout le mois. Ce matin, vous le savez, nous avons obtenu que le sang de la divine Victime coulât sur l'autel pour notre Pontife bien-aimé, en même temps que pour lui nous nous approchions de la Table-Sainte. Pendant ces quelques semaines de prières, nous avons pris pour signe de ralliement le silence qui nous coûtait tant, à l'approche des vacances. Quelque petite que soit notre offrande, nous avons la douce espérance qu'unie aux mérites de Notre-Seigneur, elle sera bien accueillie de celle pour qui nous avons travaillé, et que cette obole comptera dans le trésor qui enrichit la sainte Eglise. — Oui, mon enfant,

vosre confiance sera récompensée ; vous avez prié, vous avez combattu, il ne vous reste plus qu'à recevoir le prix de ces luttés qui ont tant réjoui le cœur de vosre Mère, parce qu'elles ont été pour elle le témoignage certain de vosre amour.

Continuez au milieu du monde l'œuvre commencée au pensionnat, et sachez que plus les difficultés se multiplieront, plus douce aussi sera la consolation que vous apporterez au cœur de vosre Mère en triomphant de ces difficultés. En retournant au Ciel, j'empôrte vos fleurs.—Eh quoi ! voulez-vous déjà me quitter, bon ange, murmura la jeune fille avec tristesse ?—Oui, mon enfant, les joies mêmes du Ciel sont de courte durée sur la terre ; mais le temps approche où l'univers disparaissant à vos yeux, l'éternité commencera pour vous. A cette heure suprême, ô ma sœur, l'ange de l'Eglise reviendra pour vous aider à franchir ce redoutable passage, et vous rapportant alors vosre bouquet, transformé dans les mains de Marie, il vous conduira aux pieds du trône de vosre Mère, pour vous y laisser chanter ses louanges et la bénir à jamais de vous avoir fait triompher avec l'arme de vosre médaille.

LÉONIE R.

La mère Marie de l'Incarnation, Ursuline.

Deuxième Article.

Les douze années que cette femme admirable passa dans le monde après la mort de son mari furent douze années de souffrances intérieures, d'angoisses, d'humiliations, d'épreuves de tout genre ; mais aussi de grâces immenses, auxquelles elle fut admirablement fidèle. Il en est des croix comme de la venue du Sauveur sur la terre : elles sont pour les âmes généreuses une source de grâces abondantes et les préliminaires de la sainteté, tandis que les autres y

trouvetit une cause de ruine et quelquefois de damnation. Marie Guyart se laissa façonner en quelque sorte par la main de Dieu, qui la préparait à de grandes choses dans son Eglise. Heureuses les âmes qui acceptent avec cette docilité les desseins de la divine Providence à leur égard ! elles arrivent infailliblement à une grande sainteté. La servante de Dieu comprenait cela lorsque, plus tard, elle écrivait : " Je vois maintenant que tous les états, épreuves et travaux par lesquels je suis passée étaient une disposition pour me former à l'œuvre du Canada. "

Peu après la mort de son mari elle fit le vœu de chasteté perpétuelle ; mais comme la grâce la poussait toujours vers la vie religieuse, elle y ajouta bientôt ceux de pauvreté et d'obéissance. " Mon vœu d'obéissance, écrivait-elle à son fils, avait rapport à mon directeur, à mon frère et à ma sœur, auxquels j'obéissais comme un enfant à son père et à sa mère. "

Le désir de la vie religieuse croissait en elle ; mais son directeur lui ayant dit qu'elle devait rester quelque temps dans le monde pour surveiller l'éducation de son fils, elle s'y résigna avec courage. " Pourtant disait-elle, mon cœur était dans le cloître, quoique mon corps fût dans le monde. " Elle se dédommageait, par la communion quotidienne, qui était pour elle une source inépuisable de grâces et de consolations, et où elle trouvait pour supporter les plus effrayantes austérités une force qui tient du miracle. Que ne trouve-t-on pas dans la communion fréquente, quand on en approche comme faisait cette âme d'élite ?

Quand elle crut que le moment de répondre à son vif attrait pour la vie religieuse était enfin arrivé, la tempête devint plus violente autour d'elle ; on lui reprochait surtout de la cruauté à l'égard de son fils ; mais Dieu, qui dispose des cœurs, changea les dispositions de son beau-frère et de sa sœur, opposés jusque-là à sa vocation. Tous deux consentirent à prendre soin de l'enfant, alors dans sa douzième année. Ce qui

la rassurait encore plus; c'est que Dieu lui fit entendre par une lumière intérieure qu'il s'en chargeait lui-même. Elle ajoute : " Mon divin Epoux me faisait des reproches lorsque j'avais le moindre doute qu'il manquerait à mon fils ou à moi. " Il y avait alors environ vingt ans que l'ordre de sainte Ursule, fondé en Italie par sainte Angèle Mérici, avait été introduit en France. C'était le premier ordre spécialement établi pour l'éducation des jeunes filles que l'on eût vu dans l'Eglise. Ce caractère nouveau produisit une telle impression; et les succès des premières Ursulines françaises excitèrent un si vif enthousiasme, que bientôt l'on compta par milliers les jeunes filles qui voulurent s'associer à cette œuvre, et que près de 300 monastères furent fondés en moins de 60 ans. On venait d'en établir un à Tours, à quelques pas seulement de la maison qu'habitait Mme Martin. Il était alors décidé que la servante de Dieu entrerait au monastère des Feuillantines de Paris; mais Dieu avait d'autres desseins. " Chaque fois, dit la Mère de l'Incarnation, que je passais devant le monastère des Ursulines, et j'y passais plusieurs fois par jour, mon esprit et mon cœur sentaient un mouvement subit qui les emportait en cette sainte maison sans que j'y eusse pensé auparavant. Je fis connaître cela à mon directeur, qui me répondit simplement que ce n'était pas là que Dieu me voulait. Je me tins tranquille, croyant qu'il en était ainsi. Cependant je sentais toujours cet attrait que je recommandais à mon divin Epoux, le priant de choisir pour moi. Lorsque rien ne paraissait avancer à l'extérieur, une voix intérieure me poursuivait partout et me disait : Hâte-toi, il est temps, il n'y a plus rien à faire pour toi dans le monde. Après une longue perplexité, au moment où je m'y attendais le moins, je vis disparaître le désir que j'avais d'être Feuillantine et je sentis à la place celui d'être Ursuline, avec une impression si forte qu'il me semblait que tout ce qui était au monde me

menaçait de ruine, si je ne me sauvais promptement en cette maison de Dieu. Cela fut donc résolu et mon confesseur y consentit."

Mais quinze jours avant l'époque fixée pour son entrée aux Ursulières, il arriva un événement terrible et qui fut l'une des plus rudes épreuves que puisse rencontrer une vocation religieuse. Son fils, qui n'avait pas douze ans, et ne savait rien des intentions de sa mère, disparut de la maison où il était en pension, sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. "Alors, raconte-t-elle, tous mes amis m'accablèrent de raisons et prétendirent que c'était là une marque évidente que Dieu ne voulait pas que je fusse religieuse. On m'affligeait de toute part, et ce me fut une grande croix, car le diable se mettant de la partie voulait me persuader que j'étais la cause de cette perte et m'objectait une foule d'inconvénients. Enfin, au bout de trois jours, après des prières vives et pressantes que j'avais adressées à Dieu, un honnête homme, qui avait trouvé mon fils sur le pont de Blois, me le ramena. Chacun m'opposa de nouvelles difficultés, et j'étais combattue de tous côtés, sans parler de l'amour naturel qui me pressait comme si l'on m'eût séparé l'âme du corps."

Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'enfant s'était échappé pour s'en aller à Paris, afin de se faire religieux. Il est vrai que longtemps après, n'ayant plus le souvenir d'avoir agi par ce motif, il dit que sa mère se trompe et que sa faute eut pour cause unique une profonde mélancolie; mais il n'est guère croyable que la mère se soit fait une pareille idée, si l'enfant n'avait pas parlé en ce sens au moment même. Cela n'empêche pas le fait de la mélancolie; il est même probable qu'une seule de ces deux causes n'eût pas été suffisante pour le décider à une manière d'agir aussi étrange. Quoi qu'il en soit, don Claude Martin fait remarquer, en parlant de l'entrée en religion de sa mère, que si jamais le précepte de tout quitter pour Dieu a été

pratiq   avec perfection ce fut en cette rencontre :
“ D’autres, dit-il, ont quitté leurs enfants pour se
donner à Dieu, mais en leur laissant leurs biens et
leurs possessions. Mais, ce qui est peut-être sans
exemple, cette femme admirable laisse le sien sans
biens, sans appui, sans ressource aucune, l’abandonnant
   la seule Providence de Dieu.”

En effet, elle surmonta toutes les difficultés et elle
entra au monastère des Ursulines le jour de la Con-
version de S. Paul, 1631. “ Je quittai mon fils, dit-elle,
ainsi que mon père déjà fort   g  , qui jetait des cris
lamentables lorsque je lui fis mes adieux. Il n’y a
raison qu’il ne m  t en avant pour m’arrêter, mais mon
cœur se sentait invincible. Je traitais intérieurement
cette affaire avec mon divin Epoux, auquel je ne pou-
vais dire autre chose que ces paroles : Mon chaste
amour, je ne veux pas faire ce coup si vous ne le
voulez ; voulez pour moi, mon bien-aimé. Alors il
répandait en mon   me un aliment divin et une force
intérieure qui m’  t fait passer à travers les flammes.”

Pour qui ne croit pas à l’action de la grâce sur les
  mes, pour ceux qui s’imaginent que Dieu envisage
les choses selon les règles de notre faible raison, il
n’y a dans cette conduite qu’aveuglement et folie ;
mais si l’on s’élève jusqu’à l’ordre surnaturel ; si même
on veut peser le bien immense qui résultera pour
l’humanité de la vocation religieuse de cette femme
h  ro  ique, les peines qu’elle adoucira, les larmes
qu’elle s  chera ; si l’on compte tous les sauvages dont
elle sera l’institutrice, la mère, l’apôtre et dont elle
guidera les âmes vers le ciel ; si l’on considère que
cette foi vigoureuse, qui s’est conservée jusqu’ici dans
le Canada, lui est due en grande partie, par suite de
l’éducation que les Ursulines ont donnée à un nombre
incalculable de jeunes filles depuis bientôt deux siècles
et demi, alors tout s’explique ; on comprend que de
pareils avantages aient pu être achetés par les larmes
d’un père et les cris d’un enfant. Est-ce que tous les

jours la gloire humaine ne se paie pas plus cher sur les champs de bataille, et souvent sans profit? Combien de soldats, d'officiers, pères de famille, qui s'arrachent aux embrassements de leur femme et de leurs enfants en pleurs pour aller se faire tuer sur un champ de bataille perdue! Ceux qui s'engagent à la guerre pour Dieu sont toujours vainqueurs.

(A continuer.)

CHRONIQUE.

Quand les lecteurs de la *Gazette des Familles Cantoniennes* recevront le présent numéro, le beau mois de Mai leur aura ouvert les bras, ils en ressentiront déjà les douces et bénignes influences. C'est une des plus grandes époques de l'année, pour les catholiques du monde entier, que ce mois que l'Eglise a consacré au culte de Marie. C'est le mois par excellence des enfants, des jeunes filles, des mères de famille. Ah! qui pourrait compter le nombre de ceux qui chaque jour se rendent au pied de l'autel de la Vierge Immaculée! Qui pourrait dire les sentiments de piété filiale, les épanchements de cœurs brûlant d'amour, les pieuses confidences déposées au fond du sanctuaire béni de la Mère par excellence! Entrons dans une de nos églises, pendant ce mois; nous sommes sûrs d'y apercevoir un oratoire orné avec soin et avec goût, il est couvert de fleurs, en profusion; des candelabres, de nombreux luminaires; c'est l'autel de Marie, et ses tentures et ses ornements ne sont qu'une faible démonstration des sentiments d'amour qui se pressent dans tous les cœurs chrétiens.

Mais, il n'y a pas que les âmes pieuses qui recueillent les grâces abondantes qui s'écoulent des mains et du cœur de Marie, pendant ce mois. Combien d'indifférents se sont sentis comme entraînés par la foule dévoto et sont venus réchauffer leur cœur auprès de l'autel de cette *Mère du bel amour!* Combien de

pécheurs endurcis n'ont pu étouffer la voix qui les appelait au repentir et sont venus, baignés de larmes, se jeter dans les bras toujours ouverts de cette *Mère de miséricorde* !

Le mois de Marie est donc un mois de réjouissances pour les bons, un mois de retour pour les indifférents, un mois de repentir sincère pour les pécheurs.

Que ce soit un mois de repentir pour les pécheurs, en voici un exemple entre mille :

“ Un homme de grande famille, en France, avait été à l'église pour faire bénir son mariage, et de cet instant, il n'y avait pas remis les pieds. Trente ans plus tard, cet homme était père de plusieurs enfants qu'il malédifiait par son indifférence et les mauvais traitements qu'il infligeait à son épouse pour la faire renoncer à ses pratiques de piété. Cette femme vertueuse supportait ses traitements avec une patience angélique, et ne cessait d'exhorter ses enfants au respect de leur père; et à prier pour lui tous les jours.

En l'an 1840, le mois de Marie se fit publiquement, pour la première fois, dans l'église de la paroisse à laquelle appartenait cette famille. La veille du premier jour, la mère profita de l'absence de son époux pour réunir ses enfants et leur dit : “ Mes chers petits enfants, vous avez un bon père et vous devez l'aimer de tout votre cœur. Si vous l'aimez, vous devez lui vouloir le plus grand de tous les biens, la grâce de sauver son âme. Ce bon père, malgré ses belles qualités, a un peu oublié ce qu'il doit à son créateur, il paraît peu s'occuper du salut de son âme. Vous, ses enfants, vous devez faire tous vos efforts pour le ramener à de meilleurs sentiments, et vous le pouvez par la prière. Voilà le mois de Marie qui commence demain; nous allons le faire ensemble, pour demander à la Sainte Vierge d'obtenir de son divin fils, en faveur de votre père, la grâce d'un sincère repentir, d'une véritable conversion. Les enfants accueillirent avec joie la demande de leur

mère, et tous les jours on les voyait se rendre à la sainte messe, et dans l'après-midi, aux exercices du soir, pour y prier avec confiance et ferveur. Quinze jours se passèrent sans qu'on s'aperçut d'aucun changement apparent. A cette époque, un des cinq enfants, petite fille âgée de huit ans, et que le père affectionnait plus que tout le reste de la famille, dit à sa mère :—“Maman, vous nous avez demandé de prier pour la conversion de papa ; comme il m'aime plus que tous les autres, j'ai cru que je devais faire plus pour lui que mes frères et sœurs, ne me grondez pas, chère petite maman, j'ai suivi l'inspiration de mon petit cœur. Hier, pendant la sainte messe, j'ai dit à la Sainte Vierge : “Ma tendre Mère, daignez accepter le sacrifice que je vous fais de ma pauvre vie, pour le salut de mon père.” Et elle a accepté, j'en ai la certitude, et dans quelques jours, votre petite Marie sera au ciel..... En apprenant ce secret, la mère ne peut maîtriser sa douleur, et ses larmes coulent en abondance ; elle prend son enfant dans ses bras, la presse sur son cœur, sans pouvoir proférer une seule parole. L'enfant, qui s'aperçut de la douleur profonde qu'elle venait de causer à sa mère involontairement, lui dit :—“Ne pleurez donc pas, chère petite maman, vous m'avez dit si souvent qu'on était si heureux dans le ciel, en compagnie des anges, des saints, de la Sainte Vierge et de Dieu lui-même ! Et là votre petite fille ne vous oubliera pas un seul instant, ni papa non plus, allez. Et dans quelques années nous y serons tous réunis.

Le lendemain même, cette généreuse et incomparable enfant est atteinte d'une fièvre violente, qui, dans quelques heures, altère profondément ses traits, et court dans tous ses membres comme un feu dévorant. Le père, prévenu de l'état de sa chère petite Marie, accourt auprès de son lit, et s'aperçut, en entrant, que la main de la mort pesait déjà sur son enfant. Un homme de l'art est aussitôt appelé, mais

tous ses soins, tout son empressement ne peuvent rien pour celle qui a fait le sacrifice de sa vie pour sauver l'âme de son père. Les soins du médecin reconnus inutiles, on appelle un prêtre. En apercevant le ministre de Jésus-Christ, l'enfant paraît sortir de l'état d'affaïssement où elle était plongée, recueille toutes ses forces, et après avoir fait l'aveu de quelques légèretés d'enfance, elle raconte à ce père spirituel le secret qu'elle a déjà confié à sa mère. Le prêtre, après avoir entendu ce récit si touchant, supplie l'enfant de lui permettre de faire part de cette confidence à son père; et pour la décider, il lui fit comprendre que rien ne pourrait toucher plus profondément le cœur de ce père, que la connaissance de la générosité de son enfant. La petite se rendit au désir de ce bon prêtre.

Celui-ci appela le père qu'on entendait sangloter dans un appartement voisin, et lui dit: "Monsieur, vous me paraissez sérieusement attristé de la maladie de votre enfant; je ne voudrais pas aggraver votre douleur, dans ce moment, cependant je ne puis vous taire un secret qui vous révélera toute l'étendue de la tendresse, du dévouement du cœur de cette enfant. Votre petite fille, qui priait à tous les instants pour vous obtenir des jours heureux, priait aussi pour vous obtenir une éternité bienheureuse. Elle faisait le mois de Marie dans cette dernière intention; mais, craignant de n'être pas exaucée, elle a fait à la Sainte Vierge le sacrifice de sa vie pour le salut de votre âme; voilà pourquoi vous la voyez à la porte du tombeau."

A la révélation de ce secret, le père, au paroxysme de la douleur, tombe à la renverse et sans mouvement. Toute la famille accourt, on lui donne les soins que réclame son état, et en peu d'instants il revient à lui. Son premier regard fut pour son enfant; mais, hélas!... il n'aperçoit plus qu'un cadavre, dont la figure était empreinte d'une félicité céleste.... La scène déchirante

qui venait de se passer sous les yeux de cette enfant, avait achevé de briser cette frêle existence...

Le père infortuné se jette aussitôt sur le corps inanimé de son enfant chérie, le presse contre son cœur oppressé par la douleur, et fait entendre, au milieu de ses gémissements et de ses sanglots, ces paroles : " Chère petite enfant, je suis donc ton bourreau, c'est donc moi qui t'ai donné la mort!... fallait-il tant t'aimer pour t'arracher aussi violemment la vie!... mais tu es au ciel, avec les anges, et là tu es puissante, prie pour ton père, pour qu'il ne rende pas inutile le prix de ton généreux sacrifice..."

Quelques instants après, ce mari brutal et sans entrailles, était aux genoux de son épouse, implorant son pardon, et suppliant ses enfants de vouloir bien oublier les mauvais exemples qu'il leur avait sans cesse donnés....

Deux jours après, cette famille éplorée, accompagnée d'une foule nombreuse, suivait à sa dernière demeure le cercueil de cette sainte enfant.... Mais la célébration de la messe, dite en présence des restes mortels de la petite Marie, fut marquée par un incident qui créa une profonde impression dans toute la paroisse. Au moment de la communion, un homme de haute taille, à la figure amaigrie, pâle, sillonnée par des rides profondes, le front dénudé et chargé d'une douleur immense, s'avança gravement, les mains jointes, vers la table des anges..... C'était la première fois qu'il s'en approchait depuis sa première communion, et il avait alors soixante-doux ans.... Le reste de sa vie, il s'en approcha tous les huit jours, et sa conduite était celle d'un élu.

O Mario, mère de *Miséricorde*, et vous, petite Marie, son enfant chérie, soyez bénies de tout ce que vous avez fait pour le salut de cette âme !

Le mois de Marie est donc un mois de miséricorde, pour les pécheurs ?

Quant à nous, enfants catholiques du Canada, fai-

sons le Mois de Marie avec plus de ferveur que jamais. Prions, prions avec instance pour les besoins de l'Eglise réunie en Concile pour chercher les remèdes qui seuls peuvent guérir les sociétés, et éviter leur ruine complète.

Prions aussi pour l'Eglise de notre pays, afin que le nombre de ses enfants dévoués s'accroisse de plus en plus. Prions pour nos gouvernants, afin que le ciel leur accorde la sagesse et la prudence nécessaires pour applanir les difficultés, les obstacles de tous genres qu'ils rencontrent sur leur voie. Car, nous le savons, le danger qui nous menace tous, vient du dedans et du dehors. Il vient du dedans, car le Haut-Canada veut pousser la Puissance dans une guerre avec le Nord-Ouest; dont on ne saurait prévoir l'issue. Il vient du dehors, puisque des bandes ennemies menacent de franchir nos frontières et de porter la ruine et la mort dans nos rangs.

Nous accusons réception d'un livre de prière et de méditation, intitulé: "*Trésor des âmes pieuses*," nous en dirons quelque chose dans notre prochaine chronique.

AGRICULTURE.

CAUSERIE.

Le Curé et ses Habitants.

(Suite.)

M. le Curé.—Mes bons amis, nous pourrions nous étendre longuement sur les dépenses excessives qu'entraîne l'usage des boissons enivrantes; mais nous allons en rester là pour aujourd'hui, et passer à une autre taxe que nous nous imposons encore nous-mêmes, qui n'est pas moins lourde que la précédente et qu'il sera peut-être plus difficile de faire disparaître.

Je veux vous parler de la taxe du luxe. Ne perdez pas un mot de tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet ; retenez-le pour vous, pour vos femmes et pour vos filles. Tout en vous faisant voir toutes les funestes conséquences du luxe, sous le rapport matériel, je me permettrai de vous faire un petit peu de morale par ci, par là, mais ni vous, ni votre famille, ne vous en trouverez plus mal, à la fin.

Avant d'aller plus loin, dites-moi, mes bons amis, croyez-vous qu'il soit nécessaire de s'élever contre le luxe, en Canada ? A vos yeux, nuit-il à beaucoup de familles ?

Les habitants.—Monsieur le Curé, il n'y a qu'à regarder de chaque côté de soi, pour voir qu'il y a beaucoup de fierté dans notre pays, et que la vanité ruine plus de familles que la disette.

M. le Curé.—Je vois avec plaisir que vous ne vous aveuglez pas sur une des plus grandes plaies de notre pays. Oui, malheureusement, le luxe est très-étendu et depuis longtemps déjà, il a franchi les limites de nos villes pour se répandre dans nos campagnes les plus reculées.

Monseigneur de St. Valier, second évêque de Québec, disait dans une de ses ordonnances : " Ce qui nous a causé une plus sensible tristesse, c'est le dérèglement du luxe et de la vanité que l'on voit régner par tout le pays, parmi les filles et les femmes du siècle, avec plus de licence et de scandale que jamais. Elles ne se contentent pas d'avoir sur soi des habits, dont le prix et l'éclat sont beaucoup au-dessus des moyens ou de la condition de celles qui les portent, elles affectent encore des coiffures immodestes, paraissant dehors et dans la maison, et souvent même dans les églises, la tête découverte, ou qui n'est couverte que d'une coiffe transparente, avec un assemblage de rubans, de dentelles, de frisures et autres vanités, lequel est tout à fait indigne d'une personne chrétienne, etc. "

Les habitants.—Si ce saint Evêque assistait aujour-

d'hui à une de nos solennités religieuses, pendant la belle saison, que n'aurait-il pas à dire ?

M. le Curé.—Oui, que n'aurait-il pas à dire ? Car il suffit de consulter les donations que les pères faisaient à cette époque, et plus tard, à leurs enfants, pour avoir une juste idée de la simplicité des habits. D'après des actes notariés de 1800, 1810 et 1820, les donateurs les plus aisés, dans les campagnes, ne recevaient de leurs donataires, qu'une paire de bottes fines, pour la vie, un habit d'étoffe du pays tous les deux ou quatre ans, un fichu noir pouvant être renouvelé une fois au plus, un chapeau noir, une fois pour tout, etc. Et la donatrice, ses habits étaient-ils plus somptueux ? Pas du tout ; l'étoffe et la toile du pays en faisaient à peu près tous les frais.

Mais aussi, dans ce bon vieux temps, il n'y avait pas de dettes chez les marchands, et tous nos cultivateurs avaient de l'argent au coffre.

Les habitants.—Monsieur le Curé, nous sommes bien loin de ce temps là ; car aujourd'hui, peu parmi nous ont de l'argent en réserve ou à la banque, mais beaucoup ont des comptes chez les marchands.

M. le Curé.—Oui, chez les marchands, et c'est là où je voulais vous conduire, car c'est là que s'en vont les fruits de vos sueurs, de vos travaux et souvent vos terres.

Un jour, j'entre chez un marchand de mes amis, et après les saluts d'usage, je lui demande la permission d'examiner ses livres de compte. Le premier rang de la paroisse où était ce marchand comptait soixante habitants, qui tous possédaient des terres de quarante-deux arpents de longueur sur trois arpents de largeur, et d'une grande fertilité. Comme je connaissais tous ces cultivateurs, je cherchai leurs noms ; je les trouvai tous, deux exceptés. Le premier de ces habitants devait £20 depuis quelques années, et sa dette s'augmentait tous les ans des intérêts et de nouveaux achats à crédit. Le troisième habitant devait £45 ;

un autre £60 ; puis un autre £100 ; puis un autre £200 ; et deux ou trois, £400 à £500 ; à peu près la valeur de leur terre. Je me donnai la peine de calculer le montant des dettes contractées par les cultivateurs de ce rang, chez ce marchand, et je découvris que ces dettes se montaient à £3,500, ni plus ni moins.

Mais, demandai-je au marchand, ces dettes diminuent-elles, au moins tous les ans ?—Non, Monsieur, on me donne bien des *à compte*, mais d'ordinaire, on prend pour un égal montant.—Mais que vont donc devenir ces cultivateurs ?—Plusieurs seront obligés de vendre et d'aller chercher fortune ailleurs. D'ailleurs, vous le savez, la plupart de ces terres ont déjà changé de mains, et leurs premiers propriétaires sont ou dans les townships ou dans les faubourgs de nos villes ou dans les Etats-Unis ; quelques-uns même courent les grands chemins.—Mais, répliquai-je, dites-moi donc quels sont les articles que ces cultivateurs achètent le plus communément dans votre magasin ?—Monsieur le Curé, pour vous satisfaire, je vais vous donner quelques détails sur le compte de l'un d'eux, celui de A. P., par exemple. Le montant de sa dette est de £100. L'an dernier, le père, la femme et les enfants ont acheté pour £12 15 9. Comme vous le savez, cette famille est sobre, mais elle a eu, dans le courant de l'hiver, un *bouquet* à payer, et on ne paie pas les *bouquets* à l'eau claire ; il lui a donc fallu pour six piastres de bonne boisson. Tout le reste de la dette, à part une dizaine de piastres pour thé, clous, poivre, savon, chandelle, etc., a été contracté pour les articles suivants ; 3 robes avec garniture complète, 2 crinolines, 2 chapeaux garnis pour femme, 3 paires de gants, 1 châle, 1 chapeau d'homme, 1 surtout de drap noir avec garniture. Le reste est en fichus, dentelles, rubans, polkas, etc.

(A continuer.)

Aloys et Marguerite.

(Suite.)

« Peu après un autre renseignement parvint jusqu'à nous : Aloys était dans un hôtel ; son père lui avait défendu d'en sortir, et il avait fait connaître sa défense aux gens de la maison, en les priant de veiller à ce qu'elle ne fût pas violée ; et, en s'éloignant, il avait déclaré que lui-même y retournerait au plus tôt pour prendre des dispositions ultérieures. Ma première pensée fut celle d'envoyer à Mex une personne de confiance pour recueillir des informations précises, savoir si Aloys pouvait venir jusqu'à moi ou si je pouvais aller jusqu'à lui, surtout pour s'assurer de ses dispositions et de sa fermeté ; enfin pour tâcher de lui être utile d'une façon quelconque. Cependant, après mûre délibération, il me parut préférable d'y aller moi-même. Si j'étais assez heureux pour le voir et le trouver dans des dispositions convenables, je pourrais peut-être le recevoir dans l'Eglise. Je pris une petite fiole d'eau baptismale, et montai sur le premier train pour Mex, recommandant mon voyage à Dieu, priant mon bon Ange de me guider, et cherchant à me fixer un plan pour cette petite campagne, aussi importante que scabreuse. Claire et d'autres âmes chères à Notre-Seigneur devaient prier pendant ce temps.

« Quand je fus en wagon, il me vint dans l'idée que le père d'Aloys pouvait bien être dans le même train. Et si, allant chercher le fils dans quelque hôtel, j'y rencontrais le père !... Puis, d'ailleurs, comment trouver cet hôtel ? Il y en a généralement beaucoup dans une ville de bains !... Evidemment, je ne pouvais compter que sur la divine Providence. Voici cependant à quel parti je m'arrêtai. Je voulais passer lentement devant chacun des hôtels, dans l'espérance qu'Aloys, pour tromper les heures de sa captivité, regarderait par quelque fenêtre et m'apercevrait. S'il me voyait, il ne manquerait pas de me faire quelque

signe pour attirer mon attention; et si je réussissais jusque-là, je me conduirais suivant les circonstances, surtout selon ses propres dispositions; car je pensais qu'il vaudrait mieux ne me rendre qu'à ses instances pour l'admettre dans l'Eglise. Mais si je ne pouvais pas découvrir Aloys par ce moyen, j'entrerais dans chacun de ces hôtels, et m'assoierais un instant pour tâcher d'avoir un peu de conversation avec les gens de la maison; et de parvenu ainsi à la découverte du cher captif.

Pendant que mon imagination travaillait de la sorte, nous avons passé par plusieurs stations; déjà nous roulions sur les bords de la mer; on s'arrêta; nous étions à... disons toujours Mex. Une nuée de voyageurs descendit du train; et chacun de s'empresser après ses bagages ou ses amis.

(A continuer)

CONDITIONS

La Gazette des Familles Canadiennes paraît tous les quinze jours. Le prix de l'abonnement, qui n'est que d'un sou, doit être payé invariablement au commencement de chaque année.

Toutes les correspondances concernant la rédaction et les abonnements, ainsi que les échanges, doivent être adressés au rédacteur, à St. Jean Chrysostôme, (Lévis).

Nous autorisons tous ceux à qui nous adressons plusieurs exemplaires, à recevoir le prix des abonnements.

On pourra déposer à Québec le prix des abonnements chez M. le secrétaire de l'archevêché,

A Montréal, le Révd. M. Picard, du séminaire de St. Sulpice, M. J. Godin, professeur à l'école Normale (Jacques Cartier) et M. Pierre Picard, marchand d'ornements d'église, sont chargés d'enregistrer les nouveaux abonnés et de recevoir le prix de leur abonnement.

A Rimouski, M. l'abbé Gagné, du séminaire de cette localité, nous rendra les mêmes services.